

Atelier confiné n°2 – 29 novembre 2020

Vivement Dimanche !

J'aime les dimanches. Je revis. Mes maîtres ont le même rituel depuis que je suis arrivé dans leur maison.

Ils se lèvent pas trop tôt. Après le petit déjeuner, quand je les vois prendre la **clé**, j'ai compris que nous allons faire un petit tour hors de ce petit **carré** de jardin.

Si cela pouvait durer toute la journée, je pourrais mieux me défouler.

Après on s'étonne que je sois peu **diplomate** avec les visiteurs. Je sais que j'impressionne. Dès que le facteur me voit, il est pris de **tremblements**.

Quand les gens ont peur, je le sens. C'est l'odeur que dégage leur sueur qui m'alerte.

Une **forme d'onde** les trahit. Il suffit d'avancer, je fais peur.

Pourtant, il n'y pas de quoi être aussi effrayé. Mon aspect n'est pas l'image de mon esprit.

Cette **couleur** sombre, je la dois à mon père. Même si le pedigree est important pour ceux qui m'ont adopté, je sais que la robe ne fait pas la bête.

Orphelin de mère, j'ai dû accepter d'être materné par la main de l'homme, même si l'un de ces bipèdes l'a écrasée avec sa grosse bagnole.

Sauvé par l'homme, je ne peux pas être enragé.

D'ailleurs mes maîtres l'ont vu tout de suite, que j'étais un vrai nounours avec les enfants. Je vous le dis ce n'est que de l'**artificiel**.

Pensez-y quand vous me verrez Monsieur le facteur. Je suis un **doberman**, mais ça ne fait pas de moi un chien méchant.

Corinne

Chaque fois qu'il était au téléphone, il dessinait des **formes d'onde**. C'était dans sa nature, il n'arrivait pas à parler sans rien faire. Gribouiller ces graphiques géométriques l'apaisait, il reproduisait machinalement ces figures répétitives, son crayon glissant sur le papier comme un automate. Le dessin, il avait cela en lui, et ne se séparait jamais de son cahier de croquis. Autrefois il crayonnait des paysages, et il faut dire qu'il était assez doué.

Mais c'était avant. Avant le drame. Le choc violent en pleine tête, il l'avait encaissé alors qu'il était assis sur la plage, absorbé sur son croquis de la mer et des îles, son chien jouant sagement dans les vagues.

Son frère qui n'avait jamais été très **diplomate** était arrivé en courant derrière lui, et sans aucune précaution, brutalement, il lui avait annoncé qu'il était **orphelin**. Comble d'ironie, lui qui était en train de dessiner la mer, il avait appris que son père avait heurté un rocher au large de ces îles, en sautant du bateau de ses amis, et assommé, avait coulé à pic. Il fut saisi de **tremblements**, il siffla son **doberman** et s'enfuit avec lui. Il n'entendait pas son frère qui l'appelait, le bruit des vagues devenait assourdissant et lui envahissait la tête. Il ne voyait plus la **couleur** de la mer, à travers ses yeux elle était devenue noire et depuis ce jour funeste il n'arrivait plus à la représenter. Son sujet principal était devenu maudit.

Ce soir-là en raccrochant, il était pensif. Cette fille sauvage qui l'attirait terriblement l'appelait pour la troisième fois pour qu'il se rende à son anniversaire. Il n'aurait pas pensé qu'elle insisterait autant, car il se jugeait le moins brillant de son **carré** d'amis. Il se croyait insignifiant, il ne réalisait pas qu'il était le plus sincère, en lui rien d'**artificiel**.

Mais le problème était de taille, car elle avait organisé la fête sur la plage. La première fois qu'elle en avait parlé, il n'avait pas répondu, changeant **vivement** de sujet. Elle ne pouvait pas savoir qu'il haïssait la mer, elle habitait dans ce petit village du littoral depuis un an seulement et ne savait rien du drame qui l'avait frappé.

Il se torturait l'esprit, n'arrivait pas à prendre de décision. Il devait se persuader qu'il était temps pour lui de regarder vers l'avenir, plutôt que de rester enfermé dans le passé. Faire son deuil, il détestait cette expression, qui pour lui ne voulait rien dire. Retourner le long des flots sans être anxieux, ce serait une victoire personnelle. La **clé** de son futur se trouvait peut-être dans cette soirée...

Il s'était finalement décidé. Il passerait pour lui faire plaisir mais il ne resterait certainement pas.

Ce jour-là en arrivant sur la plage, il vit que la mer était bleue...Machinalement il glissa la main dans sa poche pour sentir son carnet de croquis. Ses anciens réflexes ressurgirent, l'envie de dessiner les éléments refaisait surface, comme une vague.

Martine

Norbert, Doberman à la retraite, poils grisonnants, babines encore fermes et truffe fraîche, cherche femelle même tranche d'âge, couleur de robe indifférente, douce et féline. Malgré un caractère de chien, si ma belle se montre diplomate, je saurai faire queue basse et m'adoucir.

Mon vieux cœur, orphelin de ma bien-aimée Tina, est de nouveau prêt à donner et recevoir de profonds sentiments. Amour artificiel s'abstenir.

Si bonne entente, nous partagerons croquettes, pâtées et tendres siestes sur canapé douillet. La clé de notre bonheur dépendra vivement des passions que nous aurons en partage : balades, jeux extérieurs dans le carré de verdure attenant à la maison, roulades dans les flaques d'eau, aller chercher la baballe, etc... .

Il faudra cependant montrer "patte blanche" à l'égard de Pépère et Mémère qui ne manqueront pas de donner leur avis sur le choix de ma nouvelle dulcinée.

Des tremblements incontrôlables pourraient m'envahir à la lecture d'éventuelles réponses que j'attends avec impatience, tapi dans mon couffin de vieux célibataire.

Norbert baille à pleine gueule et s'endort, paupières lourdes, plein d'espoir.

PS : J'aurais adoré parler de "forme d'onde", mais ce sera sûrement lorsque je me serai réincarné en chien savant...

Régine

Matin de novembre

En ce matin de la fin novembre, l'eau du lac scintille sous le pâle soleil. Troublée seulement par les ricochets réguliers et successifs d'un promeneur solitaire. Accroupi sur la berge, le regard sérieux, l'homme suit avec intensité les rebonds de chacun de ses galets polis par l'eau et le temps. Le geste sûr, aucun **tremblement** de la main, aucun mouvement superflu. L'homme maîtrise ses jets de pierre d'une façon magistrale. Il parvient même à créer à la surface de l'eau des **formes d'onde** particulières des plus artistiques.

Comme chaque année depuis bientôt vingt ans, en ce jour de novembre, Tristan vient se recueillir sur les bords de ce lac où il connut des jours heureux. Et toujours cette même image qui danse devant ses yeux. Le lac resplendissant sous le soleil, son père une canne à pêche à la main, sa mère plongée dans ses livres et lui qui fait des ronds dans l'eau au grand dam du pêcheur ! Un sourire triste et mélancolique éclaire son visage à l'évocation de ce tableau champêtre précieusement enfoui au fond de sa mémoire.

Ce jour-là, c'était son anniversaire. Jour de bonheur pour un enfant. On venait de fêter ses dix ans dans la grande maison familiale à la campagne. Une route verglacée, un virage un peu trop serré, un camion aux phares éblouissants et ce fut le drame. Le choc fut brutal, ses

deux parents tués sur le coup. Tout juste dix ans et déjà **orphelin**. Lui, à peine blessé, protégé par son **doberman** de **couleur** noire aux reflets fauves. Le chien et l'enfant dormaient sur la banquette arrière, serrés l'un contre l'autre. L'animal ne survécut pas à ses blessures.

Le traumatisme subi par Tristan fut immense. Il trouva refuge et affection auprès de ses grands-parents soutenus par les autres membres de la famille mais perdit à jamais la **clé** du bonheur. Un vide sans fond qu'il ne put combler. Le temps passa, il réapprit à sourire, à recouvrer une certaine plénitude, réussit même à construire une vie de couple. Mais il n'oubliera jamais ce jour de novembre.

Un frémissement à la surface de l'eau, une brise qui le fait frissonner le ramènent à l'instant présent. Le jeune homme se redresse **vivement** et regagne sa voiture d'un pas décidé. On l'attend à la maison. Comme à chacun de ses anniversaires, Mamoune, la seule de ses grands-parents encore en vie, est là. Et avec elle, son traditionnel gâteau de fête, un **diplomate** recouvert de crème anglaise et fourré de sa délicieuse gelée de groseilles. Groseilles de son petit **carré** de jardin qu'elle entretient toujours vaillamment malgré son grand âge.

À la pensée de sa grand-mère, Tristan se prend à sourire. Un sourire qui n'a plus rien d'**artificiel**, un sourire proche du bonheur ; il va être père pour la première fois. Et Mamoune ne le sait pas encore...

Nicole

C'est parti pour les courses de Noël !

Physicien de formation, Basile Doberman avait travaillé sur les formes d'ondes carrées. Vous ne savez pas de quoi il s'agit ? Moi non plus. À l'occasion, consultez internet. Vous aurez droit à des schémas en couleur.

Mais cette histoire, si tant est qu'il s'agisse d'une histoire, n'a de toute façon, rien à voir avec des considérations scientifiques.

Basile Doberman, donc, pour en revenir à mon personnage, se trouvait dans ce qu'on appelle une grande surface afin d'acheter un sapin artificiel pour fêter Noël. Il y avait foule ce jour-là. Pensez donc ! C'était le black Friday, pardon, je veux dire le vendredi noir et chacun voulant à tout prix faire LA bonne affaire bousculait sans vergogne ses voisins qui avaient le malheur de vouloir la même chose que lui, en conséquence de quoi tout le magasin était comme envahi d'un assourdissant remue-ménage et une oreille attentive, mais il n'y en avait aucune à ce moment précis, aurait pu percevoir cette rumeur sourde venue des profondeurs lointaines de la terre qui précède les séismes...

Et ce qui devait arriver arriva : dans la partie la plus encombrée du magasin, les marchandises bien rangées dans les rayons furent comme saisies d'un tremblement bizarre, et certaines d'entre elles, trop proches du bord, se déversèrent dans les allées. Affolés, les acheteurs se bousculèrent de plus belle et ce fut la panique, phénomène qui, comme on le sait, se nourrit d'elle-même pour croître jusqu'à la folie...

Partout on voyait des parents appeler leurs enfants disparus de leur contrôle ou mettant de force dans leur chariot ceux qu'ils avaient pu attraper. Les mômes quant à eux résistaient parce qu'ils trouvaient cette agitation plutôt marrante. Tout le monde courait partout alors qu'on leur avait toujours seriné, à eux, qu'il fallait se tenir tranquille dans les magasins. Excités en diable par l'hystérie collective et par les clins d'œil engageants que leur lançaient les trésors disposés tout autour d'eux, ils se disaient que personne ne les remarquerait s'ils remplissaient leurs poches de ces douceurs et merveilles auxquelles ils n'avaient généralement droit qu'avec parcimonie... Autant vous dire qu'au rayon des jouets ce fut un joyeux délire !

Et c'est là que Basile Doberman, lui d'ordinaire si tranquille, devint un vrai pitbull. Il entassa dans son chariot tout ce qu'il put saisir et se dirigea comme un fou vers la sortie sans passer par les caisses. Sécurité oblige !

Hélas pour lui, et pour quelques autres qui avaient eu la même idée, deux gardiens de l'ordre du magasin, bâtis comme des boxeurs de première catégorie les pria d'une manière fort diplomate de s'acquitter vivement de leur dette avant de quitter les lieux.

L'ardeur héroïque qui avait agité notre Basile fondit alors d'un seul coup d'un seul. Et notre héros manqué, misérable comme un orphelin à qui on venait de voler sa victoire, dut sortir sa carte bleue.

Les courses, ça n'est pas comme une partie de cartes ou de dés ! À la fin, même si l'on est un excellent joueur, il faut toujours payer la note !

Pierrette

Nous en étions sans doute au point culminant du jeu. Cela faisait au moins une heure et demie que nous tournions dans tous les sens. Allant et venant pour trouver des indices qui nous permettraient de continuer à jouer. L'excitation était à son comble parmi mes collègues. Moi, j'étais plutôt agacée par ces techniques de management. « Cohésion d'équipe », tu parles ! Quelle foutaise ! Ceux que je n'appréciais pas avant, peu de chance que je me mette à les apprécier tout à coup ! Et idem pour eux. Ça, j'étais prête à le parier. Pourtant cela ne nous empêchait pas de travailler ensemble. Nous étions des adultes raisonnables en somme. Payés pour une mission que chacun d'entre nous avait à cœur d'accomplir sérieusement, atomes crochus ou pas. Qu'est-ce que ça pouvait bien faire ?

Je n'avais pas eu le choix. La participation au jeu était obligatoire. Et comptée en temps de travail effectif ! Pourtant vu le nombre de dossiers en cours sur mon bureau, j'avais bien autre chose à faire que la *guignole* dans ce jeu à la noix ! Mais les consignes de la hiérarchie avaient été très claires, aucune échappatoire possible ! Alors j'avais fini par me convaincre qu'une journée à ne rien faire me permettrait de me reposer après tout. Et puis j'avais des collègues sympas avec lesquels je serais contente de passer un bon moment. Bon an mal an, j'avais remisé mon humeur de doberman pour aborder ce jeu avec légèreté. Une légèreté relativement artificielle certes, mais guidée par un esprit de collaboration *sanitaire*.

Un tirage au sort avait déterminé la constitution des équipes. Chacune d'elle avait été priée de se ranger sous une bannière de couleur. Pour la mienne, le vert. La couleur de l'espérance, cela commençait plutôt bien ! Mes co-équipiers n'étaient pas mes collègues préférés. Mais bon, quand il fallait y aller... Après tout si j'étais venue c'était pour jouer le jeu. Sinon à quoi bon ? Ce n'était pas le moment d'anéantir tout le travail mental que j'avais fourni pour tenter de me convaincre du bien-fondé de ma participation à cette journée !

Les consignes de jeu avaient été vivement expédiées. Comprenne qui pourra ! Dieu sait que la rapidité de compréhension de choses jusqu'alors inconnues n'était pas mon fort ! Moi qui suis encline à tout disséquer et analyser avant de pouvoir passer à l'action ! Et déjà le signal du départ dans la foulée ! Ouh là ! Les équipes s'étaient rapidement dispersées en forme d'onde sur le terrain dégagé. Aie ! Me voilà déjà distancée par mon équipe ! Je m'étais mise à courir pour les rattraper. Ouf !

Comme le jeu avançait, j'essayais tant bien que mal de tenir le rythme effréné de cette course aux indices tous plus motivants les uns que les autres semblait-il. Je me contentais de suivre, pour moi ce n'était déjà pas si mal. Au bout d'une heure et demie, n'en pouvant plus de cavalier pour rattraper mes camarades de jeu, j'avais fini peu à peu par me laisser distancer. J'en avais assez de cette comédie qui durait bien trop longtemps à mon goût. Il devenait difficile pour

moi de continuer à composer. Le doberman était de retour ! Mes efforts pour être diplomate s'effiloçaient à mesure que le temps passait. Je crois que je venais de dépasser mon seuil de tolérance. J'avais beau me raisonner, me dire que la fin était proche, qu'il suffisait de tenir juste encore un peu, rien n'y faisait. Je devais lutter sur deux fronts à la fois, le jeu lui-même et celui consistant à jouer la fille cool et fun qui s'éclate. Je me sentais accablée, vidée et en colère, comme une orpheline complètement perdue au milieu de ces gens qui avaient l'air de tant s'amuser. Je ne comprenais vraiment pas comment ils pouvaient vivre ce moment si gaiement. Ne voyaient-ils pas qu'on les manipulait ? Qu'ils étaient instrumentalisés ?

Je me serais bien laissée tomber par terre au bord du chemin. Ne plus jouer le jeu ! Arrêter de faire semblant ! Attendre que quelqu'un finisse par venir me récupérer une fois le jeu terminé... Mais non, impossible ! Je serais la risée de tous demain dans la boîte ! Je devais m'accrocher, pas le choix ! Quel cauchemar !

La perspective d'être ridicule me conforta dans l'idée de ne pas abandonner. Je rassemblais mes forces mentales. Je repris un rythme plus soutenu pour tenter de rattraper mes coéquipiers. Heureusement j'avais eu le temps de les voir bifurquer et emprunter le chemin de droite au carrefour suivant. Parcourant le même trajet qu'eux j'arrivai soudain devant un porche en pierres de taille. La majestueuse porte, dans la serrure de laquelle se trouvait une grosse clé ancienne, était entrouverte. Elle s'ouvrait sur une cour en forme d'onde. Euh pardon, en forme de carré bien sûr ! Une cour ne peut pas avoir une forme d'onde, enfin ! Donc, j'étais pétrifiée à la vue de cette cour carrée sur laquelle s'ouvrait une bonne dizaine de portes ! Comment j'allais trouver par laquelle je devais continuer le jeu ? Aucun membre de l'équipe en vue, zut ! Ils avaient trouvé, eux, apparemment ! Mon dieu ! À cet instant même, je fus prise d'un tremblement inextinguible, exactement comme quand je lis en public ! J'étais coincée, je ne pouvais plus compter que sur moi ! Comment j'allais donc me sortir de ce mauvais pas ? J'étais terrifiée !

Mon réveil sonna, opportunément pour une fois ! Tout ceci n'était qu'un cauchemar ! Ouf ! Mais j'étais en sueur de l'avoir seulement rêvé ! Je me levai à la hâte et tentai de rassembler bien vite mes esprits. Ne pas prendre de retard pour aller au bureau. Tout cela était tellement ridicule ! Dans ma boîte, personne n'aurait l'idée d'organiser un truc pareil ! Dans ma boîte à moi, chacun fait son travail ! Point ! Aucune convivialité, aucune sociabilité ! Nos dirigeants sont satisfaits comme ça ! C'est un bon moyen de s'assurer des fonctionnaires qui travaillent ! On les charge comme des mules, et ainsi on fait en sorte qu'ils n'aient pas le temps de se parler ! Tiens, après le confinement, j'apporte des viennoiseries ! On verra bien si je suis convoquée chez le DG !

Toute ressemblance avec une structure existante ou ayant existé serait purement fortuite.

Isabelle

Les trois **dobermans** faisaient leur boulot, ce soir-là, ils gardaient le dépôt, les oreilles dressées, un léger **tremblement** dans les babines, nettement visibles dans la lumière **artificielle** qui éclairait **vivement** le petit terrain **carré**, devant la porte du labo. Tout était calme.

Henri arriva vers 14 heures, ouvrit le portail, toujours fermé à **clé**, tapota son code, et quand les chiens accoururent en sautillant vers lui, il leur cria *Couchés !* d'une voix rude, pressé d'entrer dans le labo où du travail l'attendait avant son passage à la télé au journal de 20 heures.

Homme de **couleur, orphelin** depuis les événements du Rwanda, il s'était fait un nom dans le domaine scientifique, et savait qu'il était attendu, sa voix comptait. Il essaierait comme d'habitude d'être **diplomate**, en fait il ne dirait rien de la **forme d'onde** en cloche qu'il étudiait en secret, à partir de chiffres non officiels envoyés par ses collègues chinois et qui prouvait l'avancée de ses travaux. Ne pas affoler la population...

Il alluma les ordinateurs, lança une étude comparative, sortit de son bureau. Quand il entra dans l'animalerie... les cages des chauves-souris étaient vides...

Josette T.

Texte de l'atelier confiné n°1 du 14 novembre 2020

PAS UN SI MAUVAIS GARÇON

Les fins de journées, des derniers jours d'été, sont douces. J'ai l'habitude d'en profiter en flânant dans mon jardin.

Cette fin de saison me contraint à passer du temps à arracher les mauvaises herbes, à couper les branches sèches et à nettoyer cet endroit où j'aime rêver.

Les couleurs sont encore vives. Il reste quelques fleurs. Si l'automne se veut clément, elles pourront résister jusqu'en novembre.

J'ai encore beaucoup de labeur. Il est tard.

Sous le jardin, j'entends les nouveaux voisins chanter. Ils écoutent de la musique et reprennent les chansons à l'unisson.

Je dois encore tailler et désherber les rosiers.

Je suis pas très loin du groupe d'amis qui profite comme moi de la douceur de cette fin de journée d'été.

Je m'immisce dans leur réunion en écoutant la musique qu'ils partagent avec moi sans le savoir.

Quand c'est le tour de Feeling Good, je ne tiens plus, je chante moi aussi.

C'est bon d'oublier le temps qui court et de profiter de l'instant présent...

Mes oreilles ont dû mal à ne pas être attentives à une voix. Elle est rauque (voire rock), chaude (voire brûlante).

Je souris. Cette voix me plaît. Elle déclenche en moi un plaisir très sensuel.

Et si c'était lui...La même voix, la même façon de s'exprimer. Impossible ! Quoique ... PARIS est loin....

Depuis la fin du confinement tout est envisageable. Pour en avoir le cœur, il faut que je m'avance, que j'ose m'approcher. Mon cœur bat la chamade... Je suis pétrifiée.

La pleine lune inonde la nuit, de sa clarté, elle illumine son visage.

Il est près de moi. Je le sens, je l'entends, je le vois. Je suis transportée.

C'était une belle journée de fin d'été.

Corinne
